

Lectures

La revue de tous les mois

Vol. 1, No 3

Octobre 2022

Je lis, donc je suis... humain

Dans ce numéro

L'invasion

Une histoire en musique



Un texte de Marcel Chabot

Dans le prochain numéro

La chapelière

...une histoire de passion et déception...

Lectures est une revue vouée à la publication d'oeuvres mineures qui ne sont pas dignes du sacrifice de quelques épinettes de nos belles forêts québécoises pour les imprimer et en faire la promotion. Elle sera donc disponible en ligne par l'intermédiaire de mon site Varia-et-cetera.

(<http://www.sitechabot.com/Varia-et-cetera>)

Sa parution variera au gré de mon inspiration et aussi de celle des auteurs et auteures qui accepteront d'y déposer leurs écrits, sachant qu'ils le feront à titre gracieux, n'attendant nulle autre récompense que le plaisir de leurs rares lecteurs. Celles ou ceux qui souhaiteraient utiliser en tout ou en partie les écrits publiés dans la revue Lectures sont priés, comme cela est l'usage, d'en mentionner et l'auteur(e) et la source.

En tant qu'instigateur du projet, je me tiens responsable des écrits qui y prendront place, tout en faisant preuve d'ouverture d'esprit. Je me propose même d'apporter tout le soutien possible à celles et à ceux qui auraient des réticences à soumettre leurs œuvres parce que leur maîtrise des règles de notre langue truffée de pièges est imparfaite.

Je recevrai donc avec plaisir, par la voie de mon adresse de courriel (ci-dessous), tout écrit, peu importe sa forme : historiette, conte, nouvelle, paroles de chanson traditionnelle, souvenir, anecdote, essai, poème, etc.

Bien sûr, chaque auteur ou auteure sera responsable de la teneur des contenus qu'il (elle) propose, de leur justesse et de leur fiabilité, cela tout en respectant les règles habituelles de bienséance.

À vos claviers donc, j'attends vos chefs-d'œuvre!

Marcel Chabot, coordonnateur

Adresse de courriel : chabotm@me.com

Premier mouvement

En ce premier dimanche de juillet de l'an de grâce deux mille vingt, l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay, hôte du plus grand festival de musique classique en Amérique du Nord, bruit des murmures et des chuchotements d'un auditoire fébrile, impatient que les musiciens de l'orchestre aient pris place et que le chef invité, nul autre que le jeune et adulé Yannick Nézet-Séguin ait fait son entrée en même temps que la grande prêtresse du violon, Anne-Sophie Mutter. Quand ils font leur apparition, l'émotion est à son comble et même les oiseaux qui, tantôt, s'égosillaient joyeusement dans les grands arbres voisins, font silence. Il serait au comble du bonheur en ce jour, le père Lindsay, cet abbé féru de musique qui a réussi l'impossible mission de doter une petite ville de province d'un lieu unique destiné à répandre la musique de ces géants d'autres siècles, créateurs d'airs immortels dont ne se lasse jamais l'oreille humaine.

Le premier violon donne la note et d'un mouvement souple et gracieux de baguette, le chef, tel un magicien, envoûte les archets des violons qui amorcent leur gigue sur les cordes comme des elfes endiablés. L'assistance est ravie et communie, transie, au plaisir des musiciens. Les tableaux des quatre premières pièces du programme, les Saisons de Vivaldi, défilent : Printemps, Été, Automne, Hiver. Un tonnerre d'applaudissements qui se prolonge de longues minutes accueille les notes finales de la dernière mesure... L'oreille et le coeur ne sont pas rassasiés, semble-t-il.

L'entracte n'a pas complètement apaisé l'euphorie, mais quand le chef s'avance accompagné de la virtuose et prend place devant le pupitre, le bruissement des voix de l'auditoire fait place à un total apaisement. La tension est palpable, car la pièce qu'on s'appête à jouer, le concerto pour violon de Beethoven, est

une première attendue depuis son annonce. Surtout que l'interprète principale n'est nulle autre que celle qui a été révélée au monde et formée par Herbert Von Karajan, le maître incontesté de l'oeuvre du compositeur, et que son interprétation de cette pièce unique est jugée parmi les meilleures.

Aussitôt que le maestro donne de nouveau le coup d'envoi, l'orchestre s'anime et les instruments font chorus pour exprimer les envolées du thème de la longue introduction avant que ne lui réponde le violon enchanté parne main et des doigts plus lestes et légers que des langues de feu. Alors, les cordes vibrent, les notes s'envolent, pures, éthérées, vers le ciel azuré et embaument comme une brume de parfum fin l'espace environnant, submergeant les spectateurs d'une subtile griserie. Là, ils sont témoins d'un phénomène mystérieux qui les subjugue : la scène, l'orchestre entier, sont enrobés dans un halo lumineux, vaporeux, qui magnifie les sons et leur confère une intonation subliminale. Au milieu du larghetto, le chef et la violoniste sont soudain auréolés, tels des apparitions célestes et, plus le concert avance, leurs gestes s'imprègnent d'une fluidité hypnotisante. L'auditoire est confondu, tous les yeux sont rivés à cette vision qui voisine l'hallucination. Jusqu'à l'allegretto qui clôt la pièce, dans un envol de sonorités qui trillent comme des étincelles de pure exultation, la nature même se tait, charmée par cette apothéose d'harmonies.

De longues secondes s'écoulent avant que ne fuse la clameur des applaudissements, l'auditoire encore sous l'effet de l'euphorique extase qui a séduit les esprits et les coeurs. Les sièges mettent longtemps à se vider, même une fois que le chef et la soliste aient répondu aux nombreux rappels et, qu'enfin, l'orchestre ait quitté la scène. C'était comme s'ils étaient sous l'emprise d'un charme mystérieux qui les empêchait de bouger, attendant qu'une ultime vague

de plaisir embrase encore leurs sens.

Bien sûr, dans toute la région et ailleurs dans le pays, le spectacle, qualifié de fabuleux, eut un retentissement dont les échos se prolongèrent pendant des semaines. Même le critique musical du plus grand quotidien national, d'une implacabilité peu commune, jugea que le spectacle auquel il avait assisté surpassait de loin tout ce qu'il avait entendu dans sa longue carrière. Ses louanges dithyrambiques au sujet du flamboyant Nézet-Séguin et de la virtuose Anne-Sophie Mutter, mettant l'accent sur la prestation sans précédent de l'une comme de l'autre, tranchaient avec ses critiques le plus souvent abrasives. En un mot, il avouait avoir été complètement enthousiasmé et charmé, et ces qualificatifs lui paraissaient faibles en l'occurrence, par ce concert unique. Comme d'autres chroniqueurs du monde musical, il évoqua les phénomènes mystérieux qui s'étaient manifestés pendant ce concert, tentant de les expliquer, sans toutefois y parvenir de façon satisfaisante. Lui qui s'en tenait habituellement de façon stricte à la technique et à la performance des exécutants, était réduit à les décrire comme un effet de « l'action de grâce ». Mais comme il arrive toujours en pareil cas, l'événement sombra dans l'oubli après quelques semaines, les médias étant prompts à troquer la proie pour l'ombre, toujours pressés de détrousser d'autres nouvelles plus fraîches et affriolantes. Et ce n'est qu'épisodiquement que le souvenir de l'événement refit surface à l'occasion d'un concert exceptionnel auquel on compara celui-là.

Deuxième mouvement

Les mois avaient passé. Au Camp musical du lac Priscault, une autre

réalisation du clerc Lindsay, sans cesse habité par la passion de la musique, des jeunes musiciennes et musiciens talentueux de la région de Lanaudière et des alentours, installaient leurs pénates dans les chambres de l'auberge et les chalets modestes qui leur étaient destinés. Ils passeraient l'été à pratiquer leur art, piano, violon, flûte, violoncelle, cuivres, supervisés par des professeurs invités et guidés par quelques maîtres réputés. Situé au bord d'un petit lac aux eaux limpides, en pleine nature, le camp était une oasis de calme propice à l'apprentissage et à la pratique. Un petit sentier sillonnait le long de la berge et se perdait dans la forêt voisine. Des tertres rustiques faits de pierres plates aménagés ça et là permettaient aux apprentis musiciennes et musiciens d'apprivoiser leur instrument aux quatre vents, agrémentant des airs qu'ils jouaient les pépiements de la gent volatile. Ce lieu bucolique et enchanteur avait permis, au cours des années, à quelques jeunes gens talentueux et passionnés de musique de devenir des artistes reconnus.

Cette année-là, parmi les jeunes inscrits, il y avait Euterpe, une jeune violoniste prodige, fille d'une violoncelliste qui avait eu ses heures de gloire, mais dont la carrière avait périclité en raison de déboires successifs qui avaient ruiné sa vie. Elle lui avait donné ce nom de muse, certaine qu'elle deviendrait un jour une musicienne fameuse s'illustrant sur toutes les scènes du monde. Elle aurait préféré que, comme elle, elle choisisse le violoncelle, mais Euterpe préféra le violon pour éviter les comparaisons qu'on ne pourrait s'empêcher de faire assurément. Soutenue par sa mère qui jouissait encore, malgré tout, d'une certaine notoriété, elle avait bénéficié des enseignements des meilleurs

professeurs de la métropole et des conseils de certains maîtres de passage. Elle venait d'avoir seize ans et si elle avait tenu à passer l'été au Camp Priscault, c'était pour échapper à l'emprise de cette mère empressée et un brin possessive, omniprésente dans sa vie depuis le plus jeune âge, et pour faire la connaissance d'autres jeunes musiciennes et musiciens qui partageaient la même passion, quoique issus de milieux différents.

Un matin, alors qu'elle s'exerçait à l'écart, confortablement installée sur l'un des tertres bordant la rive, elle fut frappée par une inspiration qu'elle ne put chasser de son esprit. Comme une voix émanant de l'espace céleste qui l'appelait et qui la pressait de jouer, de jouer... le concerto pour violon de Beethoven. Oh! elle connaissait l'oeuvre, l'ayant maintes fois entendue, interprétée par Menuhin et d'autres grands virtuoses, mais sans jamais tenter de l'exécuter et d'en découvrir toutes les subtiles variations. Toutefois, l'interpellation qui l'attisait était si puissante qu'elle s'y mit, avec une ferveur intempestive, répétant inlassablement, au cours des semaines qui suivirent, les passages qu'elle maîtrisait mal, s'efforçant de parfaire son doigté parfois erratique. Ses efforts assidus portèrent fruit et elle parvint à jouer les trois mouvements d'une manière qui lui semblait acceptable. Mais jamais satisfaite, elle continua quand même à s'exercer avec un acharnement qui inquiétait son professeur. Il aurait préféré qu'elle aborde d'autres oeuvres, d'autres styles, d'autres manières. Mais elle semblait sourde à ses suggestions et à ses arguments. Et comme elle était une élève prodige, il n'insista pas outre mesure, espérant que sa lubie de s'en tenir à cette seule pièce passerait.

Le *largetto* lui donnait du mal. Elle trouvait ardu de tirer de son

instrument l'émotion qu'elle sentait dissimulée dans les notes. Une fois encore, elle s'appliquait à l'interpréter, lorsqu'elle se sentit soudain envahie par une émotion si intense, quoique plus douce et sucrée que le miel, qu'elle passa près de défaillir. C'était comme si les notes qu'elle venait de jouer s'étaient soudain matérialisées et que, comme un essaim, elles s'agglutinaient à son corps et la pénétraient par toutes les pores de sa peau. Cette sensation à la fois vive et apaisante la comblaient d'une jouissance qui lui était inconnue jusque-là. Sa main tenant l'archet s'était immobilisée, agitée d'un frémissement incontrôlable, et elle hésitait, maintenant qu'elle s'était remise de son émoi, à recommencer à jouer, de peur que ce spasme qui l'avait saisie si violemment ne se manifeste de nouveau. Puis, un peu contre son gré, elle aguicha les cordes et des sonorités inhabituelles, éthérées, comme si elles venaient d'ailleurs, jaillirent et, illusion ou fantasma, elles les voyait, vivantes, comme des poussières d'étoiles, s'envoler à la file dans l'espace infini. Rassérénée, apaisée, elle joua et joua encore, dans un état second d'exaltation, jusqu'à la dernière note. Elle aurait voulu que le sentiment de pure félicité qui l'avait embrasée ne la quitte plus, mais presque aussitôt il s'évanouit tel un rêve, la plongeant dans un abattement paradoxal, car elle était à la fois heureuse d'être libérée de cette griserie qui l'avait chavirée et chagrinée du grande vide qui lui avait fait place.

Elle aspira à retrouver cet état de grâce qui l'avait bouleversée, ébranlée, même si cela l'effrayait. Aussi, les jours suivants, elle choisit, à la satisfaction de son professeur, d'exécuter des oeuvres d'autres compositeurs. Mais elle se sentait tellement inane, apathique, atone, qu'elle se résolut à interpréter de

nouveau le divin concerto. Une fois de plus elle sentit un frisson voluptueux l'envahir et la transporter dans un autre monde. Au comble de l'effarement, elle s'interrogeait... Elle était troublée, immensément, mais elle souhaitait avant tout savoir ce qui produisait chez elle cet émoi trop vif qui l'étreignait comme un embrassement, celui dont elle rêvait la nuit, quand le sommeil tardait à venir, mais qui la comblait comme si elle était portée par une bouffée de pure ivresse, flottant, flottant, telle une bulle de volupté aspirée jusqu'au septième ciel.

Brûlant de connaître d'autres pareilles extases, chaque jour elle s'acharnait à parfaire son jeu, s'arrêtant brusquement lorsqu'elle sentait l'excitation s'immiscer en elle, monter le long de son échine et faire vibrer son corps à l'unisson du bois de son instrument. C'est alors que, parfois, un son d'une beauté indicible s'en échappait... venu de nulle part, car ses doigts tenant l'archet étaient immobiles. Son oreille en était confondue. Là, lui vint la tentation d'essayer de l'imiter. Et il s'ensuivit une sorte de joute joyeuse et effrénée entre elle et ce musicien virtuel qui prenait comme un malin plaisir à la défier, à la provoquer, à la pousser à se surpasser. De la libre et folle improvisation de ce duo impromptu il résulta un concerto d'une beauté sublime dont les seuls auditeurs furent les bêtes volantes et rampantes qui, mystifiées, restèrent un long moment figées sur place.

Cet enivrement, quotidien maintenant, telle une drogue aussi ineffable que maligne, l'asservissait et Euterpe ne pouvait s'empêcher d'aller prendre place chaque jour sur son tertre où cet invisible partenaire se joignait à elle aussitôt qu'elle improvisait les premiers accords. Plus le temps passait, le dialogue entre les

deux instruments devenait plus limpide, plus expressif, plus fluide, et ce qui n'était au début, entre eux, qu'une sorte de concours, à qui remporterait la palme des sons les plus délicieux, devint une floraison de compositions inédites et enchanteresses. Et puis, peu à peu, entre la jeune fille et cet esprit qui s'emparait d'elle, allumait ses sens, la musique devint un véritable langage. Les notes n'étaient plus que des sons, mais comme des bulles, des fétus sonores plutôt, qui voletaient autour d'elle et l'enrobaient comme un vol folâtre et vapoureux de papillons, ce qui l'affola d'abord, à cause du trouble qu'elle ressentait en se rendant compte qu'elle comprenait... Oh! pas des mots, seulement des fragments d'images qui s'insinuaient en elle, impressions sur des plaques sensibles, révélant les arcanes de leur essence, de leur nature, de leur expérience, de leur vécu. Pour la première fois, Euterpe accédait à la révélation du mystère de son enchantement. Et bien que son cerveau, sa raison, firent obstacle à cette illumination, essayant de la détourner de cette chimère, Euterpe se sentit rassérénée et son sommeil se fit plus paisible à partir de ce jour.

Troisième mouvement

Septembre approchait et la période des stages au Camp Priscault allait prendre fin. Au moment du départ, cet impalpable séducteur (car s'il avait un sexe, elle l'imaginait de l'autre genre) qui était devenu son secret amour, son impénétrable amant, fit comprendre à Euterpe, dans ce langage musical que tous deux apprivoisaient peu à peu, qu'il devait partir pour un très long voyage rejoindre les siens. Dévastée et en larmes, elle le supplia de rester, car elle avait besoin de son inspiration, de sa complicité et de son émulation

pour continuer à jouer. Pour la rassurer et la convaincre de parfaire son art, il consentit, quoiqu'insensible à l'émotion humaine, à lui dévoiler la raison de la mission qui l'avait conduit sur la planète Terre : lui et les habitants de sa petite communauté avaient un urgent et vital besoin de la musique pour survivre et s'épanouir, aussi étaient-ils constamment à la recherche de sources harmoniques nouvelles, mais pas n'importe lesquelles, pour les alimenter. Si l'univers était vaste, il se trouvait que les planètes où des êtres étaient parvenus à un état d'épanouissement tel qu'il leur permettait d'imaginer des combinaisons de sonorités capables de générer la sève de l'esprit, se révélaient aussi rares que précieux. Euterpe, qui avait du mal à comprendre ces explications, aurait voulu en apprendre davantage sur cette communauté mystérieuse qu'il évoquait, mais son envoûteur, qu'elle ne pouvait toujours pas nommer, car son nom n'était que musique, refusa d'en dire davantage et disparut, laissant derrière lui, en guise d'adieu ou d'au revoir, une traînée lumineuse sonore d'une indicible beauté.

De retour en ville chez sa mère, le train de vie continua et Euterpe reprit ses cours au Conservatoire. Bien qu'en proie à la morosité, son jeu progressa de façon fulgurante, ses professeurs étant incapables de l'expliquer, car ils ne pouvaient admettre l'idée qu'un simple stage dans un camp musical de province ait pu produire ce miracle. Tous ceux qui avaient l'occasion de l'entendre dans des concerts intimes, étaient ébahis par son art. Certains chroniqueurs musicaux la comparaient même aux plus grands virtuoses du violon, Menuhin, Perelman, Oïstrakh, Mutter. Son jeu, sur le nouvel instrument de grand prix qu'un mécène lui avait procuré, comblait les oreilles et le cœur des connaisseurs les plus exigeants. Son

interprétation de l'opus 61 de Beethoven, surtout, qu'elle reprenait à chacune de ses prestations, lui valait tous les éloges. On la vouait à une grande carrière. Elle ne savait que trop bien où elle puisait sa vivacité, sa dextérité nouvelle, sa grâce, mais elle se garda bien d'en livrer le secret, sauf quelques bribes à sa mère qui n'était pas dupe... Sa fille avait avalé quelque élixir d'amour et se trouvait sous le charme d'un redoutable enchanteur. En mère attentive, soucieuse du bien de cette enfant tant vantée, elle essaya bien, de toutes les façons, de découvrir l'identité de celui qui avait soudoyé sa progéniture, mais elle n'obtint d'Euterpe que des réponses évasives. Et puis, où se trouvait-il ce sorcier ensorceleur qui, comme un ectoplasme, ne se manifestait jamais.

Elle venait d'avoir dix-huit ans et déjà sa carrière était lancée. Toutes les capitales se l'arrachaient, Vienne, Milan, Paris, Moscou, Berlin, Rome, New York, Los Angeles et partout elle était acclamée. Elle était devenue célèbre, une véritable diva. Jeune et belle, elle fit bientôt sensation dans les réceptions et les bals où elle était invitée au terme de chaque représentation. On lui faisait la cour, on l'adulait et les courtisans, coureurs de jupons mondains ou millionnaires désœuvrés, ne manquaient pas. Bientôt, elle fut entraînée dans une tornade de dissipations, vie nocturne, alcool, drogue, dépenses immodérées... Cette vie effrénée avait commencé à affecter son jeu lorsque, soudain, un soir, elle sentit que rien n'allait plus. Elle avait perdu ce brio exceptionnel qui avait fait d'elle une virtuose unique. Oh! elle jouait toujours merveilleusement, mais les critiques faisaient remarquer que le coup d'archet magique qui la distinguait, rendait sa musique incomparable, et qui remplissait l'auditeur d'une sentiment de plénitude confinant à l'extase, avait

disparu. Elle se sentait vide, abandonnée. Cette force, cette énergie, cette perfection du geste prodigieuses qui faisaient sa renommée déclinaient comme la pâle clarté d'un soir d'automne. Alors, elle comprit que son ange mentor n'était plus au rendez-vous. Le lien s'était rompu. Ses excès l'avaient éloigné de la quintessence de la musique, celle dont les notes les plus pures émanent, comme le souffle d'un dieu, de la caresse de l'archet sur les cordes tendues, faisant vibrer d'un bois patiemment et artistiquement façonné la fibre centenaire... Qu'avait-elle fait? Que devait-elle tenter pour regagner sa faveur et brusquer son retour? Confondue, elle ne savait plus...

Malgré sa détresse, elle continuait à donner des concerts, toujours portée par sa célébrité d'hier. Et puis, peu à peu, les critiques se firent plus sévères et ses engagements s'espacèrent. Ses amis et tous ces gens qui formaient sa cour d'admirateurs alors qu'elle brillait encore se dissipèrent comme des criblures charriées par le vent. Elle se réfugia de plus en plus dans l'alcool et, sans le secours de sa mère, elle aurait sombré dans une profonde dépression. Elle était aux abois, pleurait, gémissait, suppliait le ciel pour que son incomparable mentor l'entende d'où qu'il se trouve. Elle refusait maintenant toutes les propositions d'engagement. Elle se terrait, ne voulait voir personne. C'est lui, son invisible guide, qu'elle voulait, c'est sa chaleur qu'elle désirait retrouver, c'est par lui qu'elle souhaitait être de nouveau enlacée, dans les modulations de ses harmonies voluptueuses. Malgré ses appels déchirants, de l'aube qui l'arrachait à un sommeil cauchemardeux, jusque tard dans la nuit, le ciel qu'elle balayait du regard cent fois par jour demeurait vide et silencieux.

Abattue, dévastée, au bord du désespoir, elle s'était tout à fait retirée du circuit mondain des grandes tournées. Elle se laissait dépérir, ne s'exerçait plus, et en était même venue à exéquer la musique... La seule vue de son violon, abandonné comme une vieille pantoufle au milieu du désordre de son salon, l'accablait et ajoutait à son désenchantement.

C'est alors que se rongant les méninges pour trouver une façon de retrouver l'auteur de cet état de grâce qui lui avait valu tant de célébrité, elle eut l'idée de retourner au Camp musical du lac Priscault, là où tout avait commencé. Mais étant donné son âge et sa renommée mondiale, les responsables refusèrent d'abord sa candidature... Elle insista avec une telle détermination qu'on finit par l'admettre quoiqu'à contrecœur. Elle s'installa alors dans le même pavillon et reprit ses exercices au même endroit où elle avait, pour la première fois, senti cette entité immatérielle qui l'avait assaillie et enrobée d'une nuée de sonorités inédites, sans pareilles dans notre univers. Tout l'été elle s'exerça, s'exerça, joua et rejoua des dizaines de fois l'opus 61, mais rien n'arriva, son incorporel amant ne se manifesta pas.

Quatrième mouvement

Et puis, un jour, la virtuose déchu disparut. Comme on connaissait son état dépressif, on s'inquiéta. Tout de suite, on se mit à sa recherche, le personnel et les étudiants du camp, quelques parents prévenus ainsi que des habitants des environs. Comme on ne trouva aucune trace d'elle, on fit appel à la police locale qui organisa une battue à laquelle participèrent des dizaines de volontaires de toute la région. Chaque mètre de la rive du lac fut passée au peigne fin, les abords de la forêt voisine ratissés de long en

large, sans qu'on ne découvre le moindre indice du passage de la jeune musicienne. La police nationale fut alors alertée qui déploya l'arsenal des moyens considérables dont elle disposait en pareils cas : hélicoptères, avions légers, drones, plongeurs, chiens dressés pour le dépistage de fuyards ou de personnes égarées. Les heures et les jours passèrent et toujours rien. Euterpe était introuvable, évanouie, telle une bouffée de fumée chassée par la bourrasque. La stupéfaction était totale dans tout Lanaudière, puis dans le Québec en entier et même dans le monde. Tous les corps de police internationaux, alertés, lancèrent des avis de recherche. Les médias s'emballèrent. La mère d'Euterpe et ses proches furent interrogés... On évoqua l'intervention ou la complicité de quelque amant déchu. Les conjectures se multiplièrent, mais le mystère resta entier pendant des semaines, des mois... Et, comme d'habitude, une fois rassasiés des ragots habituels qu'une telle nouvelle déchaîne, les journaux et les tribunes radiophoniques passèrent à la suivante en y ajoutant un peu de piquant de leur crû, si possible, pour agrémenter la sauce.

Au cours des mois qui suivirent, il arriva quelquefois que des journalistes de partout dans le monde rapportent qu'un concertiste interprétant d'une façon exceptionnelle l'opus 61, à l'instar d'Euterpe, ainsi que tous les membres de l'orchestre, y compris le chef, se sentaient soudainement pénétrés d'une telle exaltation quasi mystique que les spectateurs, pareillement éblouis, quittaient la salle de concert dans un état d'allégresse surnaturelle qui les laissait chavirés de longues heures. La nouvelle courait dans le monde entier et on se perdait en conjectures sur la cause d'un tel phénomène que certains

chroniqueurs plus sagaces mettaient en relation avec la disparition d'Euterpe qui faisait déjà partie de l'histoire ancienne, car mis à part quelques journalistes qui prenaient le prétexte d'un événement similaire pour la rappeler, l'affaire était classée.

Jusqu'au jour où Naïs, une jeune violoniste exceptionnelle en stage au Camp du lac Priscault disparaissait à son tour sans qu'on puisse retrouver sa trace après des recherches et des fouilles minutieuses partout dans la région et dans le pays. Ses parents étaient éplorés. Les médias firent évidemment grand cas de cette seconde disparition, les administrateurs du camp étant mis en cause et sévèrement blâmés. Le mystère perdura des jours et des semaines. Les corps policiers furent critiqués pour leur incompétence et les autorités gouvernementales, le premier ministre au premier titre, pointées du doigt pour leur inaction. Homme d'affaires fortuné, le père de Naïs était disposé à soulever et à déplacer l'Himalaya, les Andes et les Rocheuses, s'il le fallait, pour qu'on retrouve saine et sauve sa fille unique, elle qui était, déjà à seize ans, vouée à un avenir unique. Il ne négligea rien, dépensa sans compter, embaucha des détectives privés, consulta des voyantes réputées... Comme Euterpe, Naïs n'avait laissé aucune trace et ne réapparut pas.

Bien sûr, les hypothèses les plus farfelues fusèrent, l'un suggérant qu'il pourrait s'agir d'un réseau de traite de jeunes musiciennes blanches; cett autre, spécialiste des extraterrestres et des phénomènes paranormaux, allant même jusqu'à conjecturer que ce seraient des visiteurs d'une autre planète qui seraient responsables de ces enlèvements inexplicables. On le prit évidemment pour un hurluberlu, un agité du bocal... mais quand même, en l'absence d'autres

explications raisonnables, cette possibilité était peut-être plausible...

Malgré les sommes astronomiques engagées par le père pour retrouver sa fille, les recherches n'aboutirent à aucune résultat. L'affaire tomba dans l'oubli, jusqu'au jour où des adolescents en vadrouille ayant franchi, un soir, malgré les défenses, la clôture entourant l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay, furent témoins d'un concert si sublime qu'ils en restèrent ébahis malgré leur complète méconnaissance du genre de musique qu'ils avaient entendue. Lorsqu'ils racontèrent leur aventure à leurs amis et à leurs parents, personne ne crût, bien sûr, les explications extravagantes d'un groupe de jeunes baroudeurs un peu voyous. Jusqu'à ce que l'un des membres du groupe, plus âgé, qui s'était faufilé derrière la scène, dépeigne les deux belles dames maniant l'archet qui l'avaient ébloui par leur beauté lumineuse – elles flottaient dans un halo, précisait-il –, et par la musique qui émanait de leur personne. Tout simplement, elles ne semblaient pas humaines, mais de célestes apparitions, comme ces images de la Vierge Marie flottant dans un halo lumineux, que sa grand-mère lui avait montrées quand il était enfant. Le portrait que le jeune homme traçait correspondait si bien aux musiciennes disparues, dont on lui fit voir des photos, qu'on resta confondu de son témoignage et qu'on s'interrogea...

Des caméras installées autour de l'Amphithéâtre pour capter tout mouvement suspect ou toute nouvelle manifestation mystérieuse, ne donnèrent aucun résultat. Une fois de plus, la nouvelle un fois éventée, les médias s'enflammèrent et d'autres hypothèses furent lancées à l'envi, faisant, cette fois, intervenir le diable, les esprits et les êtres fabuleux peuplant le ciel et les enfers.

Cinquième mouvement

Euterpe et Naïs étaient de retour sur Moûsa, cette planète éthérique perdue au milieu de la mer des galaxies, où elles vivaient maintenant toutes les deux depuis leur enlèvement. Se languissant de leur bonne vieille planète et de leurs parents, elle avaient obtenu de leurs hôtes complaisants de faire, grâce à leur science du voyage intergalactique, une escapade sur la Terre et, en guise de divertissement, d'offrir aux créatures de la nuit le spectacle fameux de deux violons uniques interprétant ensemble cette œuvre qu'elles chérissaient l'une et l'autre. Elles avaient pu ainsi assister en catimini au battage médiatique que leur apparition avait suscité, pénétrées de chagrin d'avoir ravivé chez leurs parents et amis la douleur causée par leur disparition. Lorsqu'elles s'ouvrirent de leur désolation à leurs hôtes moûsaïens, ceux-ci, bien sûr, pouvaient difficilement comprendre leur affliction. Ils étaient pure essence de musique et n'éprouvaient d'autre sensation qu'à travers les sons. Euterpe et Naïs s'efforcèrent donc de leur transmettre leur émotion en jouant quelques accords du second mouvement *largetto* de l'œuvre tant prisée. Ce n'était pas facile pour elles d'y arriver, encore néophytes qu'elles étaient dans cet univers impalpable, intangible, inondé de flocons volatils reconnaissables qu'aux sons particuliers et uniques qui flottaient, flottaient, caressaient leurs oreilles. Elles avaient tout à apprendre. Compliqué, le langage moûsaïen, n'était accessible qu'à des musiciens accomplis, connaissant toutes les complexités et subtilités de la théorie musicale. Lentement, toutefois, elles y parvenaient, surtout que le peuple de Moûsa, peu nombreux, était le plus accueillant qui soit, toujours sur des airs exquis. C'est ainsi qu'elles purent

aborder le répertoire d'autres grands musiciens de la Terre et élargir le champ des échanges.

Dans cet univers aérien, impalpable, la vie était douce, bien sûr très différente de celle qu'elles avaient connue sur la Terre. Moûsa, c'était le paradis, cette sorte de lieu ineffable tout là-haut que leur avait souvent décrit leurs parents. Un lieu de parfaite quiétude, de calme et de volupté, n'étant troublé que par le froufrouement des fétus de conversation se dispersant dans l'éther, ténus comme des mesures de la Sonate à la lune. Ici, la nature humaine n'avait plus de place, les humeurs contenues, domptées, dans un ciel dont les nuages n'étaient autres que des mouvements d'amas harmoniques. Parfois les deux jeunes femmes, transformées en phonons, ces particules sonores, soeurs des photons, éprouaient un vague sentiment d'atrophie, privées des sensations terrestres du toucher, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat. Mais cette privation était compensée par l'état de jouissance euphorique dans lequel elles baignaient continuellement.

Mais après un certain temps, qu'elles pouvaient maintenant difficilement évaluer, car il différait notablement de celui de la Terre, toutes deux, surtout Naïs, en étaient venues à ressentir l'impérieux besoin de revêtir leur enveloppe de chair et de renouer contact avec leur famille humaine. C'est avec des accents de douceur qu'elles exprimèrent leur souhait, car ce qu'elles redoutaient le plus, c'est que leurs hôtes croient qu'insatisfaites de leur sort elles voulaient quitter Moûsa pour toujours et regagner leur planète pour ne jamais revenir. Et il était vrai que leurs ravisseurs moûsaïens appréhendaient qu'une fois retournées sur leur planète, les proches de leurs captives les convainquent de demeurer auprès d'eux.

Le périple était toujours un peu hasardeux, car les voyageuses devaient, quelque part en cours de route, se muer de phonons qu'elles étaient devenues sur Moûsa en cellules humaines. Les Moûsaïens, férus de mathématiques grâce à la musique et à ses insondables mystères, avaient percé tous les secrets de la mécanique quantique et découvert le moyen d'opérer cette transmutation. C'est en empruntant des tunnels phonondulatoires d'une autre dimension, lesquels permettaient d'échapper aux contraintes de la physique terrienne et de filer à des vitesses supérieures à celle de la lumière, qu'elles devaient se faufiler à travers les millions de systèmes galactiques de l'univers. Ce n'est qu'en approchant de la Terre, lorsque la mutation s'opérait, qu'une anomalie pouvait se produire si le choc du passage dans l'atmosphère, mal contrôlé, s'avérait trop chaotique. Mais accompagnées, durant ce fabuleux périple, dans l'espèce de cocon filiforme qui les transportait, par un équipage de Moûsaïens, navigateurs experts qui avaient bourlingué tous azimuts et connaissaient la carte de l'espace des années-lumière à la ronde, elles se posèrent sans encombre.

Se nourrissant essentiellement de musique, les Moûsaïens étaient sans cesse à la recherche, dans leurs incessantes pérégrinations dans l'univers, de sons nouveaux, inédits, qui les délectaient et qui avaient la vertu de les maintenir sinon dans un mode euphorique, du moins dans un état de bien-être. Aussi, avaient-ils formé des équipages, chercheurs de nouvelles contrées harmoniques. C'est l'un de ces équipages qui, un jour, frôlant la planète Terre, avait entendu des sons divins qui s'échappaient d'une sorte de temple niché au creux d'une cuvette bordée d'arbres majestueux. Tellement

secoué il fut, chaviré par cet élixir sonore, qu'il ne put s'empêcher de troubler le recueillement de cette assemblée terrienne.

Interdit, subjugué, l'équipage s'était approché et la surexcitation qui s'en était alors emparé éclata comme une bombe d'allégresse, qui plongea dans une transe hypnotique la soliste, le chef, tout l'orchestre et le public lui-même. Après ce moment de pur enchantement qui l'avait ébloui, la troupe moûsaïenne ne quitta pas la région, sillonnant les alentours à la recherche d'autres semblables harmonies. Et c'est ainsi qu'un jour, il avait repéré, quelque part près d'une étendue liquide, Euterpe, cette créature qui tirait d'un drôle d'instrument qu'elle maniait expertement, cette musique qui les transportait de félicité.

Sixième mouvement

Ayant recouvré leur forme humaine, Euterpe et Naïs rentrèrent discrètement à la maison, la première chez sa mère et l'autre chez ses parents, abasourdis, n'en croyant pas leur yeux, flottant au-dessus du septième ciel. Mais malgré les précautions prises, leur présence fut bientôt remarquée et les médias toujours à l'affût d'une juteuse nouvelle, s'amènèrent en trombe, à qui pourrait obtenir la primeur de ce fait prodigieux qui avait déjà fait la manchette à deux reprises. Et ce fut la ronde délirante des interviews, qui prenaient souvent la tournure d'interrogatoires policiers, car tous voulaient éventer ce mystère plus épais qu'un étang de poix. Accablées, les deux jeunes femmes résistèrent longtemps aux assauts répétés des charognards aux micros plus acérés que des serres, mais durent se résoudre à livrer quelques bribes de l'énigme de leurs disparition, sans,

bien sûr toutefois, dévoiler leur destination. Pire qu'un tsunami, l'affaire prit des proportions planétaires, car comme, une fois encore, quelqu'un avait évoqué la possibilité d'un enlèvement par des extraterrestres, même les gouvernements et leurs forces armées s'intéressèrent à cette troublante affaire. Et, à partir de là, débuta un harcèlement que les deux assiégées ne purent réprimer qu'au prix d'une ténacité et d'une patience sans nom. Seul le soutien de la troupe moûsaïenne, qui partageait avec elles les plaisirs de leur musique, leur permit de survivre à ce chaos.

Lorsque, lassées du tohu-bohu cacophonique qui avait lessivé leur cerveau comme les pluies torrentielles d'un ouragan, elles firent part à leurs parents, proches et amis, de leur intention de s'absenter de nouveau, un tollé de protestations s'abattit sur elles comme une nuée de sauterelles biblique. Tous et toutes ne voulurent rien entendre de cet absurde projet et tentèrent par tous les moyens de les convaincre d'y renoncer. Les parents de Naïs en particulier qui la menacèrent même de la séquestrer si elle persistait à se rebeller contre leur volonté. L'une et l'autre furent tellement submergées par les supplications et les objurgations de tous, amis, artistes, musiciens, que leur détermination première de retourner sur Moûsa s'étiola comme fleur privée d'eau au milieu du Sahara. La petite délégation moûsaïenne était désarmée, bouleversée... Quoique pacifique, elle ne pouvait se résoudre à cette séparation. La musique, pour ainsi dire leur religion, réglait leur vie, et elle savait qu'en repartant sans ses deux égéries, elle exposait le peuple moûsaïen à périr, voire peut-être à disparaître à plus ou moins long terme. On avait besoin de leur souffle, des sublimes accents de leur

incroyable instrument pour assurer la pérennité de Moûsa.

Mais était-il concevable de les ravir une seconde fois, sans leur accord. Cela n'allait-il pas briser pour toujours le fil ténu qui les liait de pure musique au-delà de l'espace et du temps? Là résidait le lourd dilemme qu'il fallait résoudre. Entre-temps, en butte aux mille tracas qui s'abattaient sur elles de tous les côtés, Euterpe et Naïs avaient abandonné l'équipage et son pilote à leur sort. Plus que jamais leur esprit était troublé à l'idée de s'exiler encore dans ce paradis de fabuleuse et envahissante musique, mais tellement, tellement lointain et singulier. Et il arriva qu'un jour, elle eurent le sentiment qu'il n'était plus là. Elles en furent affligées, surtout Euterpe, car Naïs, tenaillée par ses parents, qui la harcelaient par leur chantage incessant, maintenait sa résolution de ne plus les quitter de nouveau.

C'est alors qu'un évènement extraordinaire se produisit qui força Euterpe et Naïs à repenser leur décision : tous les instruments à cordes du monde avaient soudainement cessé d'émettre des sons, ou plutôt, ceux qu'on en tirait étaient rauques, grinçants, et blessaient l'oreille tels le crissement de cailloux qu'on racle sur un miroir. À l'annonce de cette nouvelle incroyable qui s'était répandue comme une traînée de poudre, on crut d'abord à un canular comme il en circulait souvent sur les réseaux sociaux, Mais le fait s'étant avéré dans tous les pays de tous les continents, il fallut bien se rendre à l'évidence. Même les violons d'Euterpe et de Naïs, qui s'étaient empressées de vérifier la véracité de ce phénomène incongru, ne vibraient plus sous l'archet, changés en objets desséchés, inertes, racornis, comme si le bois dont ils avaient été taillés, patiemment

façonnés, ciselés, polis, peaufinés, s'était vidé de ses propriétés si uniques qui communiquaient aux sons la vertu d'émouvoir, de prodiguer joie et félicité. Sous toutes les latitudes, un vent de consternation avait soufflé... On eut beau, désespérément, s'acharner à chercher la cause de ce phénomène inexplicable et tenter de trouver un remède, mais ce fut sans succès. Les luthiers et les archetiers les plus réputés réunis pour l'occasion, émirent des hypothèses, firent des conjectures, proposèrent cent solutions, mais la voix des instruments alla plutôt en se détériorant. L'humanité devrait dorénavant renoncer à entendre leur musique. Tout comme celle d'innombrables animaux, l'espèce était éteinte.

Très tôt, Euterpe, la première, avait deviné la cause de cette tragédie. Mais que pouvait-elle faire? Seule Naïs était en mesure de comprendre ce qui se passait. Elle se résolut donc, après une longue hésitation à lui confier son intuition. Peut-être, croyait-elle, qu'en mettant en commun leurs points de vue, elles pourraient trouver une solution. Car elle ne pouvait pas, elle, concevoir de continuer à vivre sans entendre de nouveau le chant de son violon ressuscité. Mais elles arrivèrent vite à la conclusion qu'il n'y avait pas d'autre moyen de résoudre le problème, si leurs ravisseurs et alliés moûsaïens en étaient responsables, comme elles en étaient convaincues, que de les appeler à l'aide, en espérant qu'ils entendraient leur supplique.

Mais comment communiquer avec eux, comment les joindre, maintenant que les voies de communication semblaient coupées et qu'elles ne pouvaient plus utiliser leur art pour les alerter, les rallier. Et puis, leur civilisation dont la musique composait



l'unique nourriture, était-elle tout simplement en train de péricliter, de dépérir, de tout simplement disparaître, victime de la famine. Elles le craignaient, sachant que, dans l'univers, les sources d'une musique douée d'une âme, d'un souffle vital, étaient rarissimes, comme elles l'avaient appris pendant leur séjour sur Moûsa, que l'extinction soit déjà commencée. Oh! Les Moûsaïens, maîtres de la musique, n'étaient pas démunis et pouvaient végéter encore longtemps sans un apport étranger. Mais, pour prospérer, ils avaient besoin d'un sang neuf, comme c'était le cas aussi sur la bonne planète Terre.

Après avoir lancé vers le ciel, pendant des jours, des semaines, maintes supplications et invocations, Euterpe et Naïs comprirent que leurs larmes et leurs lamentations étaient vaines. Seuls les accents d'un violon pouvaient être captés par les explorateurs de Moûsa, s'ils étaient encore en mesure, bien sûr, de parcourir le monde sidéral. Caresser leur instrument, le cajoler, dans l'espoir qu'il reprenne vie, qu'il recouvre la vertu sonore que l'incomparable Stradivarius, le luthier, lui avait inculquée, autant par le pouvoir de son esprit que par la dextérité de sa main, était devenu, dans l'état de quasi désespoir dans lequel elles se trouvaient, une véritable obsession. Et sans se

décourager, chaque jour, elles glissaient l'archet sur les cordes, entretenant le mince espoir qu'au lieu de sons rocailleux, stridents, jailliraient de nouveau, en trilles et en cascades enjouées ou mélancoliques, les notes qu'un jour Ludwig Van Beethoven, dans un moment d'illumination, avait tracées sur une feuille. Mais le miracle attendu ne se manifestait pas et leur désolation s'amplifiait, insupportable comme une camisole de misère.

Euterpe et Naïs n'étaient pas les seules à vouloir ranimer leur violon. Les musiciens du monde entier et des experts de tous ordres de leurs pays, ingénieurs, physiciens, chimistes, voire des sorciers et des devins, s'évertuaient à trouver la façon de redonner au bois sa résonance, aux cordes leur sonorité d'autrefois, aux crins leur vertu de toujours. Au début, on avait crû que le bois des instruments était en cause, puis on s'intéressa au crin utilisé pour la fabrication des archets, enfin aux cordes elles-mêmes. Un luthier italien célèbre se fit fort de fabriquer un violon qui ne serait pas affligé de surdité ou de mutisme comme ces anciens vénérables qui avaient perpétué la faculté d'assouvir l'âme, mais il perdit son pari. Les violons étaient en grève et aucune puissance terrestre ne semblait en mesure de mettre un terme leur irréductible entêtement.

Septième mouvement

Euterpe qui, malgré les pressions qu'on avait exercées sur elle pour qu'elle éclaircisse le mystère de sa disparition et l'avalanche de questions dont on l'avait accablée à ce sujet, n'avait jamais fléchi, non plus que Naïs, convaincues toutes les deux que personne ne croirait leur histoire et qu'on les jugerait mûres pour l'asile

d'aliénés. Naïs surtout, dont le père, sévère, intransigeant, imbu d'idées préconçues d'une autre époque, n'aurait pas accepté que sa fille unique, qu'il protégeait telle un joyau de grand prix, ternisse sa réputation d'homme d'affaires respecté en débitant de pareilles sornettes. Mais sur l'insistance de son amie et connaissant sa détermination, cette dernière finit par accepter l'idée qu'il fallait faire quelque chose, au risque d'en payer un fort prix. C'est alors qu'Euterpe, qui avait tissé des liens partout dans le monde avec des centaines de musiciens et de musiciennes au moment où elle était au faîte de sa gloire, prit contact avec quelques-uns d'entre eux qui avaient toute sa confiance. Avec des mots soigneusement choisis, elle leur détailla, sous le sceau du secret, les circonstances de son enlèvement et de son passage sur Moûsa et leur dépeignit de son mieux les particularités de cette planète et des entités qui la formaient en quelques sorte, la peuplaient. Ce récit était à dormir debout, elle en était bien consciente, mais elle assurait ses interlocuteurs sceptiques qui n'en finissaient pas de lui poser mille questions, qu'il était véridique en tous points. Comment autrement expliquer le mystère du mutisme qui, tel un méchant virus, avait contaminé et réduit au silence les instruments à corde de la Terre, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Selon elle, là résidait la cause de cette mutité totale. Elle se garda bien d'insinuer que les Moûsaïens étaient méchants et vindicatifs; au contraire, insistait-elle, comme la plus belle musique, ils baignaient dans une atmosphère d'harmonie et de douce ambiance. Mais, tenta-elle de leur faire comprendre, si la source de la musique était tarie, leur survie serait menacée, et leur choix de rendre aphones les cordes ne cachait pas un dessein punitif ou vengeur, mais se

voulait plutôt un SOS, un message de détresse.

Il fallait maintenant élaborer une stratégie pour entrer en contact avec les Moûsaïens qui ne s'étaient plus manifestés depuis longtemps et les persuader d'annuler le mauvais sort qu'ils avaient jeté sur les violons et leurs pareils. Euterpe en avait imaginé une dont elle exposa les grandes lignes à un ancien confrère éminent qui l'approuva sans trop de réticence, malgré les difficultés que son exécution comporterait sans aucun doute. De toute façon, il fallait tenter quelque chose pour résoudre une fois pour toutes le fâcheux problème, car il était inconcevable que le son du violon demeure à jamais banni de la Terre, que le cerveau humain serait privé du bonheur d'être caressé, pénétré, ravi, assouvi par son incomparable volupté, que ses neurones excités câlineraient et garderaient en mémoire pour son plaisir et sa jouissance.

Le plan d'Euterpe était ambitieux, mais son envergure même aurait peut-être la vertu de créer chez les peuples de la Terre une amorce de Conscience universelle qui mettrait en lumière son humanité. Malgré son évolution depuis des siècles et qu'il ait franchi des pas de géants depuis sa condition de presque animal, ne possédant comme langage qu'une gamme réduite de sons rauques, avant d'atteindre enfin la stature d'Homo sapiens, capable de s'ausculter, de s'analyser, d'explorer son environnement et d'inventer les machines les plus sophistiquées pour accomplir ces tâches, cette créature n'avait pas su se débarrasser des tares que des millénaires de luttes pour sa survie lui avaient transmises, virus vivaces qui viciaient son cerveau. Au cours de son passage sur Moûsa, Euterpe avait appris des leçons et elle était maintenant convaincue que la

musique pourrait s'avérer le meilleur antidote aux maux causés par les faiblesses et les vices humains et à la fois le remède le plus efficace pour les annihiler.

Au temps des meilleurs moments de son ascension vers la renommée, Euterpe avait donné des centaines de concerts sur les cinq continents. Son gérant de tournée de l'époque ayant accepté de l'aider, elle prit contact avec les organisateurs de spectacles de tous les pays où elle avait autrefois interprété le fameux concerto, en prenant soin de leur expliquer le but de sa démarche : redonner vie aux cordes, les ranimer, les tirer de cette torpeur dont on n'avait pu à ce jour les extirper. Sans la dévoiler, prétextant que cela était prématuré, elle prétendait en connaître la cause et posséder la potion idoine pour enrayer le sort. Son plan, leur exposa-t-elle, consistait à faire exécuter le même jour, à la même heure, au plus d'endroits possible, par les plus grands orchestres et les violonistes les plus réputés, le concerto pour violon de Beethoven. Bien sûr, les violons seraient toujours muets et il s'agirait donc pour les interprètes de simuler comme s'il s'agissait d'un concert véritable. Le son des cordes serait généré par un mixage de savantes synchronisations à partir des meilleurs enregistrements réalisés de cette oeuvre. Ces concerts devraient être présentés à l'extérieur, si possible par beau temps, ce qui requerrait une logistique rigoureuse. Malgré ces difficultés et l'incertitude quant à la réussite de l'entreprise, toutes les organisations jointes acceptèrent d'y collaborer, car l'aventure en valait la chandelle.

Au jour convenu, tout était prêt. Un vaste et compliqué réseau de communication reliait toutes les capitales et villes participantes de façon à assurer l'exacte simultanéité

de tous les concerts. Lorsque le signal fut donné, les chefs pointèrent en même temps leur baguette, et chaque musicien fut en alerte, prêt à attaquer la mesure qu'il devait jouer. Et, aux quatre coins du globe, en plein air, sous le soleil, sous la pluie et parfois au milieu des flocons, l'air résonna et les cieux, étonnés, s'inondèrent d'une fine bruine qui s'éleva, s'éleva, jusqu'à rejoindre les nuages et aller se mêler, par-delà, au bleu de l'azur, avant de retomber comme une manne céleste, langues de feu de l'Esprit. Peut-être pour la première fois de son existence, qui remontait à quatre ou cinq milliards d'années, la Terre se trouvait-elle happée, conquise par cette tendre, suave étreinte, cette caresse voluptueuse, ce baiser mélodieux plus léger qu'un frisson. Et les habitants de toutes les contrées, du nord au sud, de l'est à l'ouest, se sentirent envahis, même à des dizaines, des centaines de kilomètres à la ronde, par un sentiment de plénitude qu'ils ne pouvaient pas expliquer.

Euterpe, bien sûr, entourée des musiciens de l'Orchestre Métropolitain sous la direction de leur chef Yannick Nézet-Séguin, participait au grand spectacle présenté sur la scène de l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay. Elle avait pris soin d'expliquer à ce dernier et à sa troupe l'enjeu de ce concert qui pourrait sceller le destin, une fois pour toutes, des violons et des violonistes, et priver les amants inconditionnels de cet instrument incomparable de la musique qu'il recélait dans son coeur et dans ses cordes. Et tout se passa bien, sans anicroche, chacun exécutant sa partition de façon parfaite, en tenant compte de la difficulté de s'ajuster à l'immixtion des enregistrements sonores, jusqu'au milieu du troisième mouvement quand... soudain, le violon d'Euterpe émit une note que le

chef à l'oreille parfaite, entendit. Se tournant vers elle, il lui fit signe de continuer et l'orchestre enchaîna à son signal, alors que la musique enregistrée cessa.

Ce qui suivit fut pure beauté, enivrant, comme un sortilège enchanteur qui s'empara de l'ouïe et de tous les sens. Jamais on n'avait entendu musique aussi divine. Les auditeurs étaient subjugués. Ils auraient voulu que leur envoûtement dure et dure encore... Si bien que le chef qui avait entendu ce souhait, d'un signe de tête, signifia à Euterpe de se préparer, dès la dernière note jouée, à recommencer le concert en entier. Le premier violon donna la note et l'orchestre se mit en branle, les violons et les autres cordes résonnèrent à fendre l'âme, comme les cloches un jour de fête, sous l'archet des instrumentistes ébahis de leur soudaine virtuosité. L'acclamation qui suivit le dernier coup d'archet surpassa tout ce qu'on avait entendu depuis des lustres. Les instrumentistes, violonistes, altistes, violoncellistes, contrebassistes, la harpiste, sautaient de joie, s'étreignaient, se congratulaient, heureux que leur fidèle serviteur ait retrouvé sa voix. Quant à Euterpe, on la porta en triomphe, le maestro ouvrant la marche, le visage épanoui du plus beau des sourires. Il pourrait désormais, comme avant, comme tous ses confrères, diriger d'autres concertos, d'autres symphonies, d'autres sonates et réentendre le chant de sirène des violons.

Et selon la nouvelle qui avait fusé comme un engin balistique et fait le tour de la planète en quelques secondes, le même miracle s'était produit partout et avait suscité de grandioses manifestations de réjouissance. Dans toutes les régions, sans qu'on sache comment et pourquoi, son plan avait réussi, et on louait cette Euterpe qui en avait eu

l'idée et l'avait mis en œuvre. Ce qui importait, c'est que le monde était redevenu comme avant.

Huitième mouvement

Mais son heure de gloire se transforma vite en cauchemar. Les médias, une fois de plus, sonnèrent la charge et assiégèrent sa résidence jour et nuit. Lequel aurait la primeur de la solution de l'énigme de sa disparition, de celle de Naïs, et de la résurrection des violons? Euterpe résistait du mieux qu'elle pouvait à leur assaut, opposant à leurs questions pernicieuses des réponses vagues qui loin de satisfaire leur appétit irrassiable de rapaces, redoublait leur ardeur qui ne se démentait pas. Pour mettre un terme à cette persécution qu'elle ne pouvait plus tolérer, elle décida de faire appel à ses alliés de Moûsa pour qu'ils viennent la délivrer. En disparaissant une fois de plus, elle savait pertinemment qu'elle créerait une onde de choc, mais recrue de fatigue par la guerre qu'elle menait depuis des semaines, elle savourait cette douce vengeance, Elle aurait bien aimé que Naïs l'accompagne, mais xelle-ci, hésitante en raison de l'attitude de ses parents qui juraient ne pas pouvoir survivre à un second exil, déclina son invite. Elle accueillit toutefois favorablement la proposition de son amie de lui servir d'intermédiaire sur la Terre s'il arrivait que cela soit nécessaire, car elle connaissait son intention de recruter d'autres jeunes volontaires pour la joindre sur Moûsa.

Son appel ne resta pas longtemps sans réponse. Elle savait comment alerter ses charmants ravisseurs et dès que son violon eut donné âme au génie de Beethoven, elle sentit une présence l'embrasser et l'embraser. Ils étaient là. Depuis leur retour,

attirés par le grand concert, ils ne s'étaient pas éloignés, rôdant dans les alentours, attendant qu'on leur fasse signe. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur Euterpe, elle venait de leur en fournir la preuve. Aussi, l'expédition vers Moûsa fut vite décidée une fois levées les réticences de sa mère qui promit même de ne parler à personne de cette nouvelle disparition, même sous la menace de la torture. Promesse bien présomptueuse, car elle ignorait la malfaisance et la perversité dont on ferait preuve à son égard, aussitôt sa fille envolée. Elle dut quitter sa demeure et aller installer ses pénates à l'autre bout du pays où elle croyait qu'on la laisserait en paix. Mais les charognards ne mirent pas longtemps à retrouver sa trace et à la persécuter jusqu'à ce qu'elle disparaisse aussi de façon soudaine et inexplicable.

C'est en grande pompe qu'Euterpe fut accueillie par les Moûsaiens. Puisant dans le répertoire qu'elle leur avait légué lors de son premier passage, leurs meilleurs compositeurs avaient créé des pièces magnifiques pour éblouir leur invitée, baigner ses sens dans un immatériel halo sonore. Son transport fut si intense, sa béatitude si impétueuse, que le paroxysme de son extase irréfrenable la plongea dans un état d'engourdissement total proche du coma. Cet état n'affola personne, car il était fréquent sur Moûsa. Euterpe aurait pu le comparer, si elle avait été en mesure d'accéder à ses références terriennes, à celui induit par certaines drogues sur sa bonne vieille planète. Il était même d'usage, pour éviter que les excès de plaisir conduisent à une accoutumance malsaine, de ménager des moments de détente et de repos entre les exercices et les exhibitions.

Traitée comme une souveraine, Euterpe vivait des jours heureux,

comblée qu'elle était de toutes les attentions et plongée dans cette atmosphère harmonieuse qui animait ses particules en bouffées de jouissance.

Neuvième mouvement

Mais il y avait comme un hiatus, une fêlure dans dans la bulle harmonique d'Euterpe qui troublait sa paisible existence. Oh!, elle était bien subtile, à peine perceptible, cette suggestion que l'on tentait de lui communiquer à propos d'un futur enlèvement qui allait se révéler nécessaire. On tentait de lui faire entendre la nécessité, pour affermir la prospérité de Moûsa, d'enrichir encore son répertoire par des airs terriens, étant donné que jusqu'à ce jour on n'avait réussi à dénicher dans l'univers des galaxies aucune autre source de ravitaillement. Pour sûr, Euterpe était sensible à la volonté de ses hôtes de favoriser la pérennité de leur planète, mais elle n'était pas certaine qu'ils pouvaient mesurer l'enjeu véritable d'un tel geste. Leur univers physique et mental était si éloigné de celui des Terriens qu'ils étaient incapables de s'imaginer l'étendue de la tristesse ou de la détresse occasionnées par la disparition inexplicable d'un de leurs proches. Et comme Euterpe était encore novice dans cet univers sans langage autre que musical, c'est difficilement qu'elle se démenait pour communiquer en accords et mesures des concepts, des notions, des sentiments aussi abstraits que l'amitié, l'amour, la colère, le désir, la rage, la désolation, la haine, la vengeance... Elle ne refusait pas de partager leur dessein d'agrandir leur communauté, mais elle souhaitait leur faire entendre que cette entreprise ne pouvait se faire au détriment des habitants de sa planète. Elle acceptait d'y participer moyennant que l'on

veille respecter quelques précautions dont la première serait de ne jamais retenir personne contre son gré, de lui porter, par son intermédiaire, secours en tout temps, et d'assurer son retour de façon sécuritaire. Et puis, peut-être qu'avec le temps et l'assistance d'autres initiées comme elle, un traité de bonne entente pourrait intervenir entre Moûsaïens et Terriens et que les échanges deviendraient chose commune.

Et ainsi en alla-t-il. Le premier enlèvement eut lieu au Camp musical du lac Priscault. La jeune personne, portant le doux nom d'Euridice, l'amour d'Orphée, ce divin musicien charmeur d'animaux sauvages, était une violoniste brillante que Naïs avait remarquée en entendant les commentaires élogieux dont on la gratifiait à chacune de ses apparitions publiques. Le stratagème fut le même que celui auquel on avait recouru dans le cas d'Euterpe : soudain envahie par un frisson irrépressible alors que, poussée par une intuition inéluctable, elle avait choisi d'interpréter l'opus 61, elle eut l'impression, au milieu du rondo, de se dissoudre et, comme un flocon de nuage, s'élever, puis voyager, légère comme les notes qu'elle venait de jouer. Et le grand battage médiatique explosa de nouveau, plus sauvage et acrimonieux que jamais. En l'absence d'Euterpe, Naïs fut localisée, questionnée, harcelée jusqu'à l'excès et, nonobstant la notoriété de son père, qui, grâce à ses relations en haut lieu, fit taire le tumulte, on l'aurait sans doute internée.

Puis survinrent, à quelques mois d'intervalle, d'autres disparitions de jeunes filles, des virtuoses du violon toujours, à Vienne, Milan, Moscou, Shanghai, San Francisco, New York, déchaînant chaque fois un cyclone qui frappa toutes les capitales. Et, bientôt, les polices nationales, Interpol, se

mirent en chasse pour trouver les auteurs de ces événements inexplicables. Aux États-Unis, où la psychose d'une invasion extraterrestre belliqueuse gangrenait toujours le cerveau obtus des dirigeants, la CIA et le FBI furent chargés de procéder à un examen approfondi de tous les cas. Les parents, les proches, les amis, furent talonnés, poursuivis, tourmentés. Certains furent molestés, persécutés même, ne pouvant donner aucune réponse, fournir aucun indice, ce que les enquêteurs refusaient de croire. Dans d'autres pays la chasse aux sorcières alla encore plus loin, des gens étant jetés en prison pour les forcer à avouer un crime que non seulement ils n'avaient pas commis mais dont ils ignoraient même l'existence.

Et puis, à la grande surprise de tout le monde, des proches d'abord, celles qu'on considérait comme irrémédiablement disparues, reparurent ici et là, l'une après l'autre, comme par magie, selon le vœu d'Euterpe. On avait beau les interroger, les questionner, parfois les malmener, les rudoyer, user de violence, elles restaient muettes sur leur absence, à savoir même si elles en gardaient le moindre souvenir, quoique leur comportement et leur attitude traduisaient un état d'esprit qu'on aurait pu rapprocher du parfait contentement. Et une chose était certaine, cet éloignement avait eu un tel effet sur la qualité de leur jeu que leurs maîtres d'hier et autres chroniqueurs musicaux n'en revenaient tout simplement pas, unanimes à déclarer que leur technique, leur doigté, leur virtuosité, leur prestance même, surpassaient tout ce qu'il avaient vu ou entendu jusque-là.

Et, au fil du temps, survinrent d'autres disparitions et d'autres réapparitions

qui cessèrent petit à petit de faire la manchette. Quant à Euterpe, elle s'affairait à peaufiner son projet d'établir un pont entre sa planète d'adoption et celle où elle avait vu le jour. Et les choses allaient bon train, toutes les visiteuses (c'est ainsi qu'on nommait les jeunes filles enlevées) acceptant de servir d'ambassadrices de bonne entente. Bien sûr, cela prendrait du temps, car les modes d'être, d'agir et de penser des Moûsaïens et des Terriens étaient si éloignés, qu'il serait ardu d'en arriver, peut-être avant des lustres, à une mutuelle compréhension. Les plus grands experts de Moûsa mettaient en commun leur science et leur génie pour trouver la formule, l'algorithme fameux, qui permettrait l'heureuse correspondance, la parfaite synchronie, l'exacte concomitance, entre les phonons et les cellules humaines, héritières de centaines de générations de mutations. Ils espéraient qu'à terme, les descendants des improbables ancêtres des deux planètes arriveraient à partager leur pensées, leurs savoirs, leurs sentiments et peut-être même les jouissances de l'union, celle de l'esprit, celle du frisson de l'amour humain. Superposant la Théorie quantique à la Théorie musicale, ils élaboraient équations après équations pour résoudre ce problème plus complexe que celui de la quadrature du cercle. Mais ils progressaient, la terrienne Euterpe et les autres visiteuses pouvaient le constater alors que les voyages intersidéraux se multipliaient. Et puis, comme elles se sentaient de mieux en mieux entendues, comprises, elles jouissaient davantage de leur paradis quotidien, où tout n'était que musique, calme, bonheur de vibrer et ininterrompue volupté.

Finale

Lorsque, à l'occasion de leur visite sur la Terre, l'on demandait aux visiteuses de leur parler de la vie qu'elles menaient sur

Moûsa, elles ne savaient trop que répondre. Elles, qui avaient grandi dans un univers matériel, concret, perceptible grâce à des sens s'étant développés de longue main depuis la cellule primitive, ne possédaient pas encore la faculté, même après une longue et intense fréquentation du peuple moûsaïen, de décrire la vie qu'on y menait. Leur récit n'avait souvent ni queue ni tête, bourré d'hésitations, d'imprécisions, de cafouillages. Il se résumait en ceci que là-bas, dans cet espace uniquement occupé par les phonons, c'est la musique qui régnait en maîtresse. Muées en phonons, elles s'intégraient à la modulation sonore dont était formée la planète. Elles participaient à son impalpable existence en ajoutant leurs voix à celles de leurs hôtes.

Quand quelqu'un insinuait que leur vie devait être bien ennuyeuse et morne dans cet univers vide, privé d'atmosphère et de matière, elles souriaient, comme s'il s'agissait là d'une méchante blague, d'une pure ineptie. Non, sur Moûsa, on ne s'ennuyait pas, expliquaient-elles, on n'avait pas le temps de le faire, car le temps n'existait tout simplement pas. Délivrées de la prison temporelle et de leur masse terrienne, elles se fondaient, pour ainsi dire, dans cet univers diaphane et mêlaient leurs notes à celles de l'incessante mélodie ambiante dont était composée la planète toute entière, contribuant à l'engrosser de jouissance. Quant à leur instrument, le violon, grâce à la science moûsaïenne, il continuait, quoique décomposé, réduit à son essence sonore, à générer ces sons si uniques, si singuliers, comme ceux sortis de l'imagination de Beethoven et ceux d'autres génies comme lui qui avaient su tirer de cet instrument une insigne beauté

éternelle. L'une après l'autre, leurs œuvres, interprétées par les visiteuses étaient intégrées au répertoire grandissant de Moûsa. Et, le nombre de ces visiteuses s'étant multiplié, tous les trésors de la musique terrestre connue, notée, transmise, enregistrée, à toutes les époques, se trouvèrent emmagasinés dans la grande Mémoire moûsaienne. Et il arriva qu'au contact de certaines visiteuses, l'appétence pour les sons d'autres instruments s'accrut, ceux du piano, des bois, des cuivres, et de même que de plus anciens et exotiques de contrées méconnues. Les nouvelles œuvres qu'ensemble on créait résonnaient de tous leurs accents et de toutes leurs fibres. Leur vie sur Moûsa, l'intime relation qu'elles entretenaient avec sa quintessence, elles ne pouvaient pas la qualifier, non plus, les visiteuses. L'émotion qu'elles ressentaient au contact des ondulantes vibrations qu'émettait la planète, possédait certains traits de l'amour, ce sentiment auquel on attachait une telle importance sur la Terre, mais induisait un état de si profonde et complète félicité qu'il confinait à l'orgasme, mais pas cette sorte d'orgasme bref, fugitif, qui laisse dans l'âme une flaveur d'amertume, de morosité, mais une perpétuelle délectation.

Et c'est ainsi que sous la gouverne d'Euterpe et de ses ambassadrices, Moûsa était devenue l'unique conservatrice de toutes les musiques répertoriées à ce jour dans l'univers connu depuis le premier souffle du Bigre Boum. Comme la bibliothèque d'Alexandrie et d'autres trésors terriens de temps reculés, elle était menacée de connaître le même sort si on venait à la découvrir. Ce n'était pas pour demain, mais Euterpe, à l'instar d'un certain Fernand Lindsay, veillait quand même au grain et prenait toutes précautions pour écarter cette éventualité.

Achévé le 20 décembre 2017
à Notre-Dame-des-Prairies (Québec)



Iceberg

Tombé de la banquise
Iceberg éperdu
Dans la mer du nord,
Balloté par la brise,
Je louvoie, abattu
De bâbord à tribord...

L'air s'échauffe, ça ruisselle,
Je me sens défaillir...
Je vois au loin jaillir,
Explosive étincelle,
Un duo de géants
Qui lentement s'accouple
Dans une étreinte souple,
Susurrant quelques chants.

Le soleil frappe dur
Dans l'éther trop pur
Soudain mon crâne bouille
Et mon regard s'embrouille.

Puis les courants marins
Me caressent les reins,
Me trifouillent la panse
Qui alors se répand
En frasil foisonnant,
Fluide flatulence...

Réduit par fonte lente,
Pas plus gros qu'un fétu,
Je suis croqué tout cru
Par une raie volante.

Voilà donc mon destin,
Devenir le festin
De l'ogre océanique,
Créature maléfique!

Marcel Chabot

Petit concours

Voici... Pour motiver mes lecteurs à chasser leurs craintes et à exprimer ce qui se cache dans leur vécu, dans leurs souvenirs, m'est venue l'idée de leur proposer une manière simple et amusante de le faire : écrire de petits textes qui pourraient devenir des chansons.

D'abord choisir un mot, un seul, qui nous vient vite à l'esprit.

Ensuite, prendre un moment de réflexion (mais pas trop long) pour identifier les sentiments, les émotions qu'évoque pour vous ce mot : un lieu, un voyage, un moment privilégié, une sensation tirée d'une image, d'un récit, d'un film, d'un documentaire, d'une expérience...

Puis se mettre à l'écriture un crayon à la main ou les doigts trotant sur un clavier, selon ce qu'il vous convient. Dans un premier temps, aligner à la suite des bouts de phrases en vous référant au mot choisi (exemple : le mot «iceberg, page 19), à ce qu'il évoque pour vous, un événement, un épisode de votre vie, triste ou joyeux, à un état d'esprit... Essayer d'être inventif, de sortir des idées connues. Ne pas craindre d'utiliser des mots ou des phrases qui semblent insensés, qui ne vont pas normalement ensemble, sans queue ni tête. Le premier jet doit être une sorte de pot-pourri dont le sens importe peu.

Puis, après une relecture, trouver un filon, c'est-à-dire un thème, un sujet sur lequel vous aimeriez vous exprimer et commencer à mettre de l'ordre dans les bribes de phrases que vous avez mis sur papier.

Enfin, lorsque vous êtes arrivé(e) à un texte dont vous êtes satisfait(e), vous le peaufinez, en ajoutant des rimes, par exemple, et en divisant le texte en paragraphes, en couplets ou en strophes.

Évidemment, l'acte d'écrire ne se résume pas à la liste ci-dessus. Chaque auteur a sa propre méthode, une façon personnelle d'aborder un sujet, de débiter un écrit, d'exprimer une émotion. Les écrivains professionnels ont souvent développé une façon unique de travailler plus ou moins rigide.

Le petit poème ci-dessus intitulé Iceberg, a été composé à partir d'un mot plutôt neutre et pas très fréquent dans le parler quotidien. Il évoque la froideur et sa relative fragilité malgré sa taille souvent démesurée. Il est rimé selon les règles usuelles qui sont assez contraignantes et restrictives (On peut les trouver dans Internet en tapant règles de versification).

Je serai heureux de recevoir vos écrits.